



Gustave de Staël

« MON PÈRE, CE GRAND MYSTÈRE »



Gustave avait un peu plus d'un an lorsque son père, le peintre Nicolas de Staël, a mis fin à ses jours. Il se dégage pourtant de lui une énergie aussi bienveillante que lumineuse. Artiste, éditeur et ex-directeur d'instituts français au Maroc, celui qui se partage entre Tanger et Paris est le co-commissaire d'une exposition consacrée à son père à Aix-en-Provence. *Propos recueillis par Marie-Émilie Fourneaux*
Photos **Luc Castel**

Cette exposition se concentre sur les années 1953-1954. Votre père est alors dans le Midi sur les conseils de son ami René Char, à Lagnes, puis à Ménerbes, où il achète un castelet. En quoi cette période est-elle particulière ?

Il était heureux de se retirer de Paris, porté par son envie de vérité et de dénuement. Il a d'abord témoigné de la lumière, puis de lieux plus intérieurs. Une rencontre l'a aussi bouleversé, celle de Jeanne Polge, la fille d'amis de René Char. Il voulait concilier ma mère qu'il aimait et qui était enceinte de moi, et cette femme qui l'entraînait dans un travail sur la figure. Au mois d'août, il embarque dans une camionnette son petit monde jusqu'en Sicile: ses trois enfants, ma mère, sa jeune amoureuse et une amie à elle. Ce voyage fut éreintant pour tous, car plein de contradictions.



La ressemblance est frappante entre Gustave et son père Nicolas de Staël (1913-1955). Le quatrième enfant du peintre aura à peine connu celui qui réalisait « une vraie cuisine de la matière ». Comme le prouve ce *Bol blanc* de 1953, conservé au musée d'art de Cincinnati.



« Il a toujours été plus intéressé par la braise que par la flamme. »

À son retour, il produit sa célèbre série baptisée *Agrigente*, du nom d'une ville sicilienne...

Il crée d'abord quelques tableaux dans les bruns, des tons de fin d'été empruntés à la réalité. Puis il transcrit ce qu'il a ressenti là-bas. Il y a toujours, chez lui, un va-et-vient entre sa vision sur le motif et son travail en atelier. En cet hiver, la neige a recouvert le paysage et gommé son aspect provençal. Pour moi, le blanc est une couleur qui annule les autres. Je pense qu'il a favorisé chez mon père l'émergence des couleurs pures. Toute cette intensité qui lui évoquait son périple, ses sensations qui ont mûri en lui.

71 peintures et 26 dessins sont présentés sur les 254 tableaux et 203 dessins créés en quinze mois. Est-ce la première fois qu'autant d'œuvres de cette période sont réunies ?

Oui, nous avons ainsi pris conscience des parentés entre les œuvres. Ces colonnes antiques qui font penser aux carrières du Luberon, ou ces paysages dont les tons semblent inversés. Le bleu du ciel vient au cœur des montagnes quand le ciel est rouge. Cela reflète la manière dont à la fin de la journée, les couleurs peuvent basculer. Dans ses dessins, le trait suffit à raconter les espaces. Récemment, l'équipe d'un musée a refusé de présenter ses arbres penchés par le vent. Trop anecdotiques pour ceux qui s'attachent

aux œuvres abstraites. Je suis reparti sur ma Vespa, attristé par ce parti pris. Parce que la vie, c'est du vent qui passe.

Toute son existence, votre père s'est battu contre cette vision opposant figuration et abstraction...

Cette pensée binaire empêche de voir qu'il cherchait la vie n'importe où. Il ne voulait pas être enfermé dans une classification. C'est pour ça qu'il se préoccupait de l'air violent, sauvage de la Provence, des tons scintillants qui rebondissent, en les peignant avec une grande précision même si tout ça était « remué ».

Pour vous, son histoire se niche davantage dans ce qui sourd sous la peinture...

Les dessous sont essentiels parce que la vie est finalement plus intérieure qu'extérieure. Selon moi, il a toujours été plus intéressé par la braise que par la flamme. On le situe davantage du côté du plein feu, mais c'est assez rare qu'il mette la couleur à fond. Il est plus proche d'une vie intérieure qui crépite en dessous. C'est un sentiment qui n'en finit pas de changer de place.

Était-il porté, comme Kandinsky, par sa « nécessité intérieure » ?

Il disait : « Chez moi, le doute est une passion et la passion un devoir, une chose simple à accomplir. » C'est très étonnant d'imaginer que ce peintre, parmi les plus flamboyants, pensait sa passion comme un



devoir. On sait depuis Roublev que la vie est un sacrifice et que c'est une part de la beauté de la vie.

Vous parlez d'Andreï Roublev, moine et peintre d'icônes russes du XV^e siècle.

Votre père étant d'origine russe, peut-on faire un lien avec l'âme slave ?

Roublev allait d'église en église, comme un errant. Il n'avait pas la notion d'artiste ou de notoriété. Il peignait simplement comme si c'était une sorte de service au sein d'un paysage barbare. Pendant très longtemps, j'ai imaginé que mon père continuait à circuler à vélo la nuit. C'est étrange... Je ne l'ai jamais perçu comme mort. Je le vois comme dans un entre-deux, se baladant dans un paysage nocturne.

Est-ce en référence à la « gamme noire » qu'il pouvait employer dans ses œuvres ?

Il avait certaines noirceurs. Je le comprends et je ne le comprends pas du tout. Je sens intimement que ce n'était pas un homme de l'idée. Il faisait appel à une part difficile de lui-même pour construire ses tableaux. C'est pour

cela qu'ils ont une qualité si particulière. Il arrivait à sortir une vraie lumière. Et des vraies couleurs. Il avait un don, quelque chose de physique plus que de mental. Sa main cherchait des solutions. « Si ce que je sens va jusqu'au bout de ma main », écrivait-il... Il trouvait aussi, d'une manière vivante, des nuances dans les mêmes tons. Là où je peindrais avec quatre gris, il en aurait dix. Il y a une inventivité particulière. C'est pour ça qu'il est Nicolas de Staël.

La rupture avec Jeanne Polge, la pression que lui infligeait Paul Rosenberg, son marchand à New York, la solitude « atroce » dans laquelle il s'est plongé dans le Midi, puis à Antibes, ont certainement contribué à son suicide le 16 mars 1955. Vous aviez un peu plus d'un an...

Pour moi, il est immensément présent par le biais de sa peinture. Et finalement, je trouve très bien de ne l'avoir connu qu'à travers son meilleur côté. Je ne sais pas s'il était tout à fait ses peintures. Elles étaient le point d'arrivée, mais on ne sait pas quel était le point de départ. On le connaissait très nerveux, anxieux. Quand vous avez un don, même si vous le tenez, c'est un peu agaçant. Le don est plus fort que vous et vous vous demandez si votre main est à la hauteur. Anne, ma sœur, a écrit un texte sur le fait d'être « sous la dictée de ». On peut songer à Bach, Mozart ou Rimbaud. La lumière, c'est quelque chose qui vient de très loin. Et mon père l'avait. Il reste un grand mystère. ●

Nicolas de Staël en Provence,

Hôtel de Caumont, à Aix-en-Provence, jusqu'au 23 septembre, caumont-centredart.com



Cette toile est l'une des plus représentatives de la série intitulée *Argente*. Peinte à Ménerbes en 1953-1954 dans une gamme de couleurs flamboyantes, elle appartient aujourd'hui à une collection privée.

Une vue de l'exposition présentée à l'Hôtel de Caumont. *Cidissus*, *Nature morte à Ménerbes*, 1953, collection privée. Photographié par Robert Doisneau, Nicolas de Staël travaille ici en 1938 à l'Académie de Fernand Léger.